

WAREHOUSING
1,000 TO 80,000 SQ. FT.
TO LET
FOR TERMS UP TO 5 YEARS
**FULLER
PEISER** 01-353 6251

JOO LZ DENBY BILLIE MORGAN

éditions du
ROCHER

Billie Morgan

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09059-7
ISBN pdf : 9782268092973

Joolz Denby

Billie Morgan

traduit par Thomas Bauduret

éditions du
ROCHER

Ce récit constitue mes mémoires ; la vérité, telle qu'elle existe dans mon souvenir.

PROLOGUE

Je sais que la femme qui se tient à la fenêtre n'est autre que moi-même, bien qu'elle ne me ressemble guère. Elle a la peau claire, légèrement rougie, elle est mince, voire maigre, avec de fins cheveux blonds noués sur sa nuque. Elle a l'air lasse et malheureuse ; des rides encerclent ses lèvres pincées. Mes cheveux à moi sont châtain sombre striés d'argent, formant un V au-dessus de mon front pour descendre en boucles courtes sur ma nuque. Je suis forte, trapue, ma peau blanche légèrement jaunie, presque nacrée. Mes yeux ne sont pas d'un bleu délavé cerclé de rouge comme ceux de cette femme, mais d'un gris d'ardoise constellé de vert autour des pupilles. Les yeux de mon père.

Mais cette inconnue, c'est bien moi ; il n'y a pas de doute possible. C'est moi qui regarde les bourrasques de pluie frappant les vitres pendant qu'elle – moi – essuie la vaisselle. Elle a mis des gants en caoutchouc rose, ce que je ne fais jamais. Je suis de retour dans la vieille maison de West Bowling, et je regarde ma cour aux murs de pierre avec une étroite plate-bande de deux mètres de long où des roses luttent pour survivre dans un sol urbain gris et rachitique. C'est un quartier pauvre et mal entretenu ; un taudis. Cette cour fait peine à voir ; côté rue, ses murs sont couverts de graffiti. Je soupire et repousse du dos de la main une mèche de cheveux blond filasse tombée sur mon front rougi.

Je regarde ce spectacle depuis l'extérieur, d'une position légèrement surélevée. Une partie de moi-même flotte sous la pluie comme un spectre. Soudain, je vois ma propre bouche s'ouvrir en un cri d'horreur silencieux, mes propres yeux – ces pupilles bleues pourtant étrangères – s'écarter, incrédules, devant le triste spectacle qui se présente à eux : le déluge a déterré une main inerte, blanche comme un linge, qui dépasse du sol. La pluie continue de creuser et d'emporter la terre jusqu'à dégager la silhouette terrifiante d'un cadavre allongé là, la bouche engluée de boue, ses yeux vitreux remplis d'eau. Bien que je sache que cet homme mort est là depuis des années, comme une hideuse relique sacrée, pourtant, il ne s'est pas décomposé. Je m'affale sur l'évier en pleurant. Je comprends que le terrible secret que je cache depuis si longtemps est désormais exposé à la vue de tous – et que ma vie est fichue.

Les sanglots silencieux se muent en pleurs rauques, et c'est à ce moment que je me réveille. C'est toujours à ce stade du rêve que j'émerge. Toujours.

Je m'appelle Billie Morgan. *Je m'appelle Billie Morgan.*

Et je suis une meurtrière.

CHAPITRE PREMIER

À vrai dire, je ne sais pas pourquoi je fais ça. Pourquoi j'écris ces mots, pourquoi j'immortalise cette histoire à la con en noir et blanc, en caractères Times New Roman taille 14 (oui, c'est énorme, mais je suis un peu myope). Peut-être ai-je besoin de me confesser, comme on le fait dans les mauvais films. *Avant de vous éliminer, Bond, je vais vous dire pourquoi j'ai assassiné le président et...* J'ai toujours trouvé ça débile. Flingue ce connard pontifiant et casse-toi avec les diamants. Quoique, regardez-moi, qui pianote sur mon clavier. De plus, je cours un gros risque : n'importe qui pourrait tomber sur ma confession. Je veux dire, on entend souvent parler de criminels – oui, c'est ça, trop drôle, comme si je n'en étais pas une – qui finissent devant le tribunal parce qu'on a trouvé des « preuves irréfutables » sur leur ordinateur alors qu'ils croyaient s'en être débarrassés, qu'ils s'imaginaient hors de danger. Leckie dit toujours, du bout de ses lèvres luisantes judicieusement plissées, que ceux qui ne comprennent rien aux ordinateurs (ce qui, bien sûr, signifie qu'elle-même y a tout compris) présument que ce qu'ils effacent a disparu pour de bon, évanoui dans l'éther comme des cendres dispersées par le vent. Puis elle se tait pour donner plus de poids à ce qui va suivre, hochant légèrement la tête, un air entendu sur son visage brun et large. *Mais*, reprend-elle en ouvrant grand les yeux, non. Pas du tout. Il suffit qu'un jeune boutonneux spécialiste

en informatique y fourre ses doigts et récupère tout ce qui est resté planqué dans un coin de votre disque dur, calé dans les entrailles bouillonnantes et cliquetantes de cet engin de malheur. Oh, oui, conclurait Leckie toute joyeuse, les gens peuvent être si bêtes !

Cette remarque m'arrache toujours un sourire. Elle s'imagine que c'est à cause de sa sagesse, sa perspicacité, sa vision incisive de la condition humaine. En fait, ce sont mes souvenirs qui m'amuse ; les souvenirs grotesques de ma propre bêtise, insondable, incommensurable ; et mon erreur, ma connerie monumentale et définitive.

Pauvre Leckie. Je l'aime beaucoup, c'est vrai, mais comme on dit dans le coin, *elle ne sait rien à rien, la pauvre*.

Vous voyez, avant ma conversion à l'informatique, à chaque fois que je ressentais le besoin de me confier, de parler de ce que j'avais sur le cœur, quel que soit le risque encouru, je couchais tout sur le papier, dans des blocs-notes plus précisément. Mais ce manuscrit particulier, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, celui que vous lisez en ce moment, qui que vous soyez, est LE manuscrit : une tentative de tout classer, trier et remettre les choses en ordre. Genre, avant que je meure, ou que je me casse à Tahiti, comme Gauguin, pour disparaître à jamais. Et passer à l'ordinateur n'était pas du luxe. Sous mon lit, il y a un coffre métallique bourré à craquer de blocs-notes, tous de tailles, de formes et de couleurs différentes, tous remplis de mes gribouillis illisibles. Maintenant, on y trouve diverses marques de disquettes marquant les étapes de mon introduction à l'univers du PC. Elles sont également remplies de gribouillis, mais saisis. Le tout sous clé, ladite clé fourrée dans un petit sac de soie chinois trop miteux pour être mis en vente que j'ai fourré entre le matelas et la tête de lit. Je sais, c'est un peu trop évident comme cachette, mais je ne veux pas que ces pauvres policiers

se cassent la nénette. Parfois, je me dis que je devrais dissimuler un peu mieux ce sésame ; peut-être dans la cavité derrière l'interrupteur, là où, dans le temps, les types planquaient leur réserve d'herbe. Mais non, ça m'obligerait à dévisser la plaque à chaque fois que je voudrais récupérer la clé, et je sais que je ne prendrais pas cette peine.

Et ces derniers temps, je me donne de moins en moins de mal. Et pourquoi m'en faire ? J'ai 46 ans. Parfois, je me dis que c'est un miracle que je sois encore en vie. Même si Leckie me harcèle pour que je me fasse teindre les cheveux et que j'aille à la manucure. Me faire pomponner, comme elle dit. Comme si j'étais un bébé, enfin, si les bébés avaient besoin de massages faciaux et d'aromathérapie.

Et d'abord, j'aime bien ce coffre, que je tiens de mon grand-père. Il lui vient de son passage à l'armée, et son nom est imprimé dessus. Major W.E.G. Morgan. William Edward George Morgan. Bill Morgan. Il fut le premier Bill, suivi par mon père, et enfin moi. Billie. Et ce n'est pas un diminutif pour Whilhemina ou quelque chose comme ça. Sur mon acte de naissance, il y a marqué Billie. Mon père a insisté pour que je porte ce prénom, même si maman était contre ; par tradition familiale, mais aussi en hommage à Billie Holiday. C'était sa chanteuse préférée, *la* chanteuse de jazz avec une voix traînante évoquant du velours déchiré. Ma mère voulait quelque chose de « plus féminin », comme ma sœur aînée, Jennifer – mais pour une fois, papa ne voulut pas en démordre. Maman ne se laissa pas impressionner et lorsqu'elle est furax – bon. Mettons que mon arrivée en ce monde ne fut pas de tout repos, c'est sûr.

J'adore cette vieille boîte cabossée. Elle me fait penser à mon enfance, elle me rassure, me rappelle ce doux passé, et également mon papa. Son père à lui mourut avant que j'atteigne les cinq ans

et ma grand-mère l'a suivi de peu ; le père de maman est décédé lorsqu'elle était adolescente et sa mère, avec qui elle ne s'est jamais entendue, a croupi des années dans une maison de retraite avant de mourir, probablement d'ennui, lorsque j'avais 16 ans. Il y a bien le frère de maman, l'oncle Arthur et sa famille, mais comme ils vivent dans le Sud, on ne les voit pas souvent, ce qui n'est pas si mal. Ils sont tellement obsédés par leur statut social que ça en devient énervant. Ils ont honte de leurs origines – un jour, on a entendu l'oncle Arthur affirmer que non, il n'est pas de Bradford, enfin, pas vraiment, en réalité, il est originaire d'Harrogate. Plus snob que ça, tu meurs. Ainsi, maman, Jen et moi avons dû nous débrouiller toutes seules ; une unité hermétique, avec tout ce que cela implique comme manque d'ouverture sur l'extérieur.

Ce coffret est tout ce qui me reste de papa ; il s'en servait pour ranger ses paperasses. Il en tirait également de la cire odorante et un drôle de petit cachet de bronze à chaque fois qu'il nous délivrait des « certificats » pour un oui ou pour un non : pour avoir été une bonne fille, pour avoir grandi d'un centimètre ou aidé maman. Il chauffait la cire jusqu'à ce que quelques gouttes tombent sur le papier et me laissait y apposer le cachet pour le rendre officiel.

Je l'aimais tant ! Maman aussi, bien sûr, mais mon papa... Il était la quintessence du Gallois ; il me faisait rêver, il me lisait *Le Monde de Narnia* et de la poésie que je ne comprenais pas, écrite par quelqu'un qu'il appelait M. Thomas. Il traînait un relent de whisky, de cigarette et d'after-shave – *une touche de Old Mice, hein chérie, ça marche à tous les coups, un peu de ce vieux Mice* – et ses yeux gris étaient braqués sur des horizons lointains peuplés de femmes faciles.

Et il s'en alla, comme ça, lorsque j'avais 9 ans. Parti avec sa secrétaire. Un grand classique, le coup de la secrétaire; une poupée, comme disait ma grand-mère lors de ses rares visites, après quoi maman lui faisait les gros yeux et lui demandait de se taire plutôt que de « déterrer ces vieilles histoires ». Grand-mère se mettrait à caqueter comme une pie et contre-attaquerait, bavant son thé bas de gamme, entre ses gencives dentées en répétant inlassablement : « Il est parti avec une de ces poupées, le cochon, je te le dis, les hommes sont tous des porcs. »

Je ne l'ai jamais vue, cette fameuse poupée, mais je peux me l'imaginer : blonde, plantureuse, avec des jambes interminables serrées dans des bottes noires montant jusqu'au genou comme Emma Peel dans *Chapeau melon et bottes de cuir* – une Emma Peel du Yorkshire, bien sûr. Toute en mini-jupes et boucles d'oreilles « fashion » en plastique; des blousons courts de lapin blanc et un sac à main en PVC au bout d'une chaîne. Des faux cils et des ongles longs nacrés pour le soir. Bronzée comme un hareng fumé tout l'été. Assez voyante, mais jouant les *ladies*. Un gin-tonic avec une tranche de citron, merci. Ooooooh, Bill, vilain, comment ôôôses-tu dire des choses pareilles?

Pas si différente de maman, en fait, bien que maman n'ait jamais joué les pétasses. Elle est toujours très élégante, avec de vraies perles de culture, un manteau de laine et cachemire brun avec un col et des poignets en agneau de Mongolie véritable. Mais le principe reste le même. Blonde, avec de gros seins pointus, une taille fine, des hanches rondes, des talons hauts, sexy et en même temps frigide. Bien sûr, la poupée était plus jeune. Les hommes sont toujours attirés par un type de femme en particulier, ils sont conditionnés dès l'enfance et courent après la même toute leur vie durant, bien qu'ils n'aient pas qu'on leur en fasse la remarque. Comme en général, ils restent fidèles

à l'image de leur premier amour, je doute que papa soit parti avec une brune maigrichonne. J'avais un pote qui se chopait la chair de poule à chaque fois qu'il voyait une Scandinave avec un trait de khôl bleu vif au-dessus des yeux, comme la blonde d'Abba. Et du coup, il avait également un faible pour Lady Di. Moi, je trouve ça pathétique, mais que voulez-vous y faire? Oh, comme si les femmes valaient mieux que ça! On est tous tarés, d'une façon ou d'une autre.

Papa et la poupée allèrent habiter Torquay, la Riviera anglaise et tout ça. Étaient-ils heureux? Sans doute. Papa aimait être heureux, du moins lorsqu'il ne plongeait pas dans cette mélancolie typiquement celtique. Sa malédiction; le Chien Noir, comme il l'appelait. *Le Chien Noir me mord, chérie, fais un bisou à ton vieux père, bonne fille. Je t'aime, Billie, plus que tout, tu le sais, tu es bien la fille de ton père, ça c'est sûr.*

Je ne l'ai plus jamais revu. Il est mort dans un accident de voiture lorsque j'avais 20 ans. Rond comme une queue de pelle. Il a foncé tout droit dans un arbre, du moins c'est ce qu'on m'a dit. Il n'a jamais compris ce qui lui arrivait. Je ne suis pas allée à son enterrement; personne n'y a assisté. Dieu sait ce qu'il est advenu de sa poupée, elle l'avait sans doute plaqué depuis longtemps. Il n'y eut pas de véritable héritage, juste quelques trucs épars. Il vivait seul à Brighton, dans une garçonnière. Quelqu'un nous envoya ses quelques biens pitoyables – ce qui m'a permis de récupérer le coffret avant que maman le jette. Du fatras, avait-elle insisté, c'est tout ce qu'il nous a laissé. Du fatras.

Maman et Jen disent que je ressemble à papa. Et je crois que justement, c'est ça le problème.

CHAPITRE DEUX

J'habite Bradford, dans le West Yorkshire, une partie de l'Angleterre que les gens du Sud se plaisent à imaginer comme une région grise, morte et le-Nord-c'est-sinistre ; « Ooh, c'est près de Manchester ? Bon sang, j'veux dire, en fait, je ne... » Non, ils n'ont pas la moindre idée d'où je vis, moi et tous ces fichus barbares.

Et cette bande d'abrutis ignorent ce qu'ils ratent ; ils ignorent le relent intense et piquant de la ville, la beauté de ses grands immeubles du xix^e siècle couverts des plus belles gravures sur pierre de tout le pays. Ils ignorent la lumière, si dense et dorée juste avant le crépuscule, lorsqu'elle embrase ces enluminures d'une lueur ambrée. Ils ratent la bonne chère – des mets fantastiques venus des quatre coins du monde et néanmoins bon marché ; des mangues, des kakis, des cannes à sucre, des okras, des paquets bigarrés de coriandre fraîche retenus par de vieux élastiques, tout ce qu'on peut désirer – et tout ça pour trois sous à l'épicerie du coin. Des pains absolument divins cuits à une boulangerie de quartier tenue par des Ukrainiens. Des currys venus de chaque région de l'Inde et d'autres qui sont du Bradford pur jus. Ceux qui se moquent de nous ne profiteront jamais du ciel immense, de l'espace bleuté qui s'étend au-dessus de nous, ponctué de nuages tourbillonnants traversant la vallée alors que le vent les pousse. Ils ne savent pas qu'il suffit de quinze minutes

en voiture pour se retrouver en pleine campagne, dans des landes ponctuées de roches déchiquetées, couvertes de voiles bleus de lavande ou des manteaux glacés des fougères d'hiver, résonnant des aboiements rauques des renards et surveillé par les crécerelles virevoltant sur les courants ascendants.

Oh, bien sûr, la ville est loin d'être prospère ; lorsque l'industrie textile est morte, la pauvreté s'est infiltrée sur la pointe de ses pieds nus crasseux pour disséminer sa corruption ; caillant le lait dans la bouche des bébés et allumant une rage sourde dans le cœur des hommes, les poussant à agir de façon impétueuse et brutale. Je ne vais pas prétendre qu'à Bradford, tout n'est que douceur et bonté. La vie peut y être dure, cruelle même ; parfois, en voyant mes contemporains, mon cœur se gonfle de désespoir et de colère impuissante. Mais tout n'est pas non plus sombre, ni même gris – la ville est aussi riche et tourmentée qu'un tableau de Turner. C'est un labyrinthe de pierre ; un piège qui ne demande qu'à se refermer sur l'imprudent – je comprends que ces malheureux Londoniens aient un choc culturel...

C'est là que j'ai vécu toute ma vie, moi, ma maman, mais aussi Jen et Liz, la meilleure amie de maman ; on ne s'est jamais installées ailleurs – et même si Jen a émigré, ça ne compte pas, parce que dans sa tête, elle reste une enfant de Bradford. Même si ma boutique se trouve dans le centre-ville, je n'y habite pas, ce n'est pas ce genre de lieu. C'est comme ça que je gagne ma croûte – je suis propriétaire d'une boutique de souvenirs du nom de Pierre de Lune, sur Carlsgate, non loin du centre commercial. Dans le temps, c'était « Pierre de Lune – souvenirs et cadeaux », mais lorsque Leckie est venue travailler avec moi, on a tout redécoré et abandonné le « souvenirs et cadeaux » ; c'est plus moderne, et c'est assorti à la peinture bleu métallique et aux parquets de bois clair. Si je pouvais convaincre Leckie de laisser